

Écrivaines interculturelles francophones en Europe : regards créatifs, voix inclusives
Margarita Alfaro, Beatriz Mangada & Ana Belén Soto (eds.)

La précarité sociale et environnementale dans les romans franco-mauriciens de Nathacha Appanah

Pilar ANDRADE BOUÉ

Universidad Complutense de Madrid

pandrade@ucm.es

<https://orcid.org/0000-0002-1729-9147>

Resumen

Este artículo examina, bajo una mirada ecosocial e intercultural, las novelas de la escritora Nathacha Appanah cuya acción se sitúa en ecosistemas tropicales, particularmente vulnerables a los azares meteorológicos, sísmicos y otros. Se enfatiza sobre las características medioambientales de las escenografías y sus consecuencias para los personajes. El artículo examina las estrategias empleadas por la autora para desarrollar la problemática social y del entorno, y especialmente el dispositivo del engaño, que articula las diferentes dinámicas narrativas y construye un modelo de naturaleza basado en la oposición entre el lado visible del paisaje y el lado invisible profundo.

Palabras clave: literatura mauriciana, xenografía, ecocrítica, ecosocial, engaño.

Résumé

Cet article étudie, d'un point de vue écosocial et interculturel, les romans de l'écrivaine Nathacha Appanah dont l'action se passe dans des écosystèmes tropicaux, particulièrement vulnérables aux aléas météorologiques, sismiques et autres. L'accent est mis sur les caractéristiques environnementales des scénographies et leurs conséquences sur les personnages. L'article analyse les stratégies mises en place par l'auteure pour développer la problématique de la société et des milieux, notamment le dispositif du leurre, qui articule les différentes dynamiques narratives et construit un modèle de nature axé sur l'opposition entre le côté visible du paysage et son sens profond invisible.

Mots clés : littérature mauricienne, xénographie, écocritique, écosocial, leurre.

Abstract

This article studies, from an ecosocial and intercultural point of view, the novels of the writer Nathacha Appanah located in tropical ecosystems, particularly vulnerable to the

* Artículo recibido el 26/06/2022, aceptado el 26/10/2022.

unforeseeable meteorological events, seismic events and others. The emphasis is put on environmental characteristics of the scenographies and their consequences for the plot's characters. The article examines the strategies used by the author to develop the social and environmental issues, and specially the lure devices, which articulates the different narrative dynamics and builds a model of nature based on the opposition between the visible side of the landscape and the deeper invisible side.

Keywords: mauritian literature, xenography, ecocritics, ecosocial, lure.

Parmi les xénographies féminines contemporaines s'inscrit avec succès le parcours littéraire de Nathacha Appanah, écrivaine mauricienne d'expression française vivant maintenant en France. Ses oeuvres décrivent des mondes soit de sa patrie d'origine ou de l'archipel des Comores, voire de l'Inde et du Sri Lanka, soit de l'Hexagone. Nous pouvons parler d'une vaste cartographie permettant d'étudier l'expérience de l'altérité liée à l'émigration et au rapprochement et/ou à la confrontation des cultures.

Nous proposons dans cet article de cibler cette expérience précisément à partir de la diversité des topographies matérielles. Les cultures sont en effet très fortement liées aux milieux, à l'environnement. Dans ce sens, si les xénographies désignent des situations de rencontre de l'autre « sous différentes manifestations (linguistiques, sociales, culturelles, artistiques et idéologiques) » (Alfaro, Sawas et Soto, 2020 : 10), il est important de souligner que ces manifestations s'ancrent au départ dans des lieux spécifiques qui déterminent l'élaboration des particularités culturelles et leur représentation dans la littérature. Les accidents géographiques, les cours d'eau et les bassins hydrographiques, la flore et la faune, le climat (températures, humidité de l'air, luminosité, précipitations et aléas météorologiques, etc.) et le rythme saisonnier, en un mot les écosystèmes, imprègnent ainsi les textes littéraires, nous permettant non seulement de mieux percevoir les différences culturelles, mais aussi de mieux les comprendre pour nous ouvrir à une réflexion transculturelle et à une perspective écosociale et de justice environnementale¹.

De même, les milieux qui servent d'habitat à un groupe humain vont marquer, à travers l'emprise de ce groupe sur l'individu, la construction identitaire de celui-ci : les vêtements, la nourriture, la gestualité, le degré de sociabilité, etc., pour ne citer que quelques paramètres matériels relevant d'une culture et qui seront incorporés à la construction et au développement personnels. Ils dépendent tous en partie de la localisation géographique et de ses caractéristiques. De même, les expériences sensibles sont reliées

¹ Nous adopterons donc la perspective écocritique développée depuis trois décennies par Lawrence Buell, Cheryll Glofelty, Greg Garrard et d'autres, ainsi que, pour les textes écrits en français, Stéphanie Posthumus, Pierre Schoentjes, Bénédicte Meillon, etc. Pour la différence entre ces deux approches, cf. Andrade, 2022.

aux lieux –aussi bien qu’aux codes de conduite et aux systèmes normatifs des différentes populations.

Les livres d’Appanah se font écho de tous ces aspects et établissent des liens entre l’environnement, les cultures et les individus. Nous aborderons certaines de ces œuvres, en particulier² celles où le tissage de ces éléments fait ressortir la richesse d’une identité fécondée par plusieurs cultures, telle celle de l’auteure, qui toutefois ne refuse pas de mettre l’accent sur les enjeux des contrastes culturels et le besoin d’accepter une Europe néocosmopolite.

L’intérêt d’Appanah pour l’environnement est palpable à tout moment. D’origine modeste, ses grands-parents ayant travaillé dans les champs de canne à sucre mauriciens, elle décrit sa maison d’enfance avec des mots concrets et en rapport avec le biotope. C’est par exemple la terre rouge sur laquelle la maison aux parois en tôle était installée, la vulnérabilité de celle-ci face aux intempéries, les rouges-gorges, le manguier aux branches chargées de fruits sucrés (Appanah, 2016a : 17) et la chaleur « à faire griller les feuilles de bananier » (Appanah, 2018 : 69). Appanah émaille également ses écrits de noms d’éléments relevant de la nature (roussette, bulbul, margouillat, arbre à pain, eucalyptus, manguier, palétuvier, cocotier, manioc, giraumon, etc³). En tant que journaliste, lorsqu’elle fait un bilan de l’année, elle classe les espèces animales menacées et les hectares de forêts brûlées à côté de fléaux comme la cruauté humaine (2018 : 15). Évoquant son séjour de deux ans à Mayotte, elle énumère trois problèmes principaux : la pression migratoire et géopolitique, l’absence de coopération internationale et les enjeux environnementaux (Appanah, 2018 : 67). Elle est donc très sensible aux dégâts biologiques et écosystémiques, qui débentent par le massacre invraisemblable des dodos au XVII^e siècle et se poursuivent aujourd’hui avec l’extermination des forêts tropicales, non seulement par avidité consumériste mais aussi et surtout, dans le cas des îles voisines de Madagascar, par la surpopulation. Ainsi, par exemple, le bidonville tentaculaire de Kaweni à Mayotte où échouent les clandestins provenant sans cesse des îles Comores voisines a dévasté progressivement une belle forêt à grands arbres où s’entrelaçaient des lianes et un bassin d’eau claire au fond vert. Le chef du bidonville décrit le processus dans un discours pauvre mais désinhibé :

Il y a des clandestins qui viennent construire là où il ne faut pas,
[...] ils font des feux, ils posent des tuyaux pour récupérer l’eau
des bassins et ils chient partout et le bassin s’assèche et plus

² Il s’agit des romans d’Appanah dont l’action se situe dans les écosystèmes tropicaux indiens : *Les Rochers de la poudre d’or* (2003), *Blue Bay Palace* (2004), *Le dernier frère* (2007), *Tropique de la violence* (2016), *Rien ne t’appartient* (2021).

³ La roussette et le bulbul sont de petits oiseaux roux et gris respectivement, et le mot « margouillat » désigne différents lézards des zones tropicales. Le reste des noms correspondent à des plantes : arbre à pain, eucalyptus, manguier, palétuvier et cocotier sont des arbres, tandis que le manioc est un arbuste et le giraumon une variété de potiron.

personne ne fait la lessive car il n'y a plus d'eau et l'eau sent la merde et la pisse et l'essence. La forêt meurt et à la place il y a les ferblantiers qui recouvrent la terre de fer et de feu (Appanah, 2016a : 90).

Appanah attribue assurément ce désastre à la mauvaise gestion insulaire de l'immigration et aux aides insuffisantes du gouvernement français au département d'outre-mer – qui fait partie, soit dit en passant, de l'Union Européenne⁴ – ; pourtant elle ne déresponsabilise pas complètement certains habitants du bidonville, tels les ferblantiers de la citation ci-dessus ou les bandes de jeunes. Il faut savoir, pour bien juger de l'ampleur du problème, que Mayotte a la plus forte densité de population de la France d'outre-mer et le plus fort taux de fécondité : celui-ci a augmenté de 45 % entre 2013 et 2016, année où le roman a été publié. Le chiffre est dû en grande partie aux flux migratoires massifs d'arrivée ; presque la moitié des habitants n'a pas la nationalité française, ce sont des étrangers, même s'ils partagent le phénotype et la culture des insulaires français. En 2016 également 69 % des enfants sont nés de mères étrangères, partiellement responsables de la forte progression du nombre de naissances à Mayotte. Enfin, environ la moitié de cette population a moins de 17 ans. Il s'agit de mineurs orphelins ayant perdu famille et liens affectifs et qui peinent à s'en construire de nouveaux (Merceron, 2017).

D'autre part, Appanah n'épargne nullement, dans l'attribution des responsabilités, les blancs ou la classe aisée : les ordures et les déchets ménagers sont au contraire liés à la richesse. Les poubelles qui débordent sont le signe distinctif d'une aisance matérielle insensible à la pollution du milieu et aux conséquences de l'avidité, face au dénuement des miséreux (Appanah, 2016c : 70). De même, l'obsolescence programmée et sa normalisation dans les sphères opulentes est critiquée face à la permanence et à la « banalité solide » (Appanah, 2018 : 95) – banalité dans le sens de quotidienneté (Appanah, 2018 : 93-96).

Ce souci de l'environnement ne semble cependant pas exceptionnel eu égard à la vulnérabilité pregnant de la géographie de la région. Celle-ci est menacée par une « kyrielle d'aléas qui interviennent parfois de façon cumulative » (Arnell, Darnaud et Jasmin, 2018), parmi lesquels les séismes, les glissements de terrains, les inondations et d'autres dont nous parlerons plus tard. Par ailleurs, le rapport GIEC paru en 2001

⁴ Geetha Ganapathy-Doré (2019 : 15) juge, peut-être un peu hâtivement, que les corps blessés des mineurs et leurs cadavres reflètent la violence sacrificielle inscrite au cœur de la France républicaine, coupable *in fine* des désordres dans l'île : « In order to protect its national borders, France closes its eyes, as it were, on the sacrifice of its children ». La fillette silencieuse qui mendie auprès de la mère de Mo dans *Tropique de la violence* incarnerait cette culpabilité.

désignait déjà les petits États insulaires comme des territoires aux avant-postes qui seraient particulièrement marqués par la crise climatique dans les années à venir⁵.

Ce qui est spécifique aux écrits de Natascha Appanah n'est donc pas le souci des écosystèmes, mais plutôt l'articulation des dynamiques narratives qu'elle met en place pour les décrire et les relier à l'être humain autour d'une idée nodale : celle du leurre, dont nous partirons pour reconstruire la représentation littéraire de ces mondes d'outre-mer.

Le discours sur la nature est ainsi organisé par rapport au mirage inscrit au cœur même du milieu -mais difficilement perceptible à des yeux innocents ou bien à ceux des privilégiés. Paysages, plantes et animaux sont lestés d'un lourd mensonge, d'une illusion que les protagonistes ne peuvent ou ne veulent admettre, et dont le sens et les conséquences ne se dévoilent que très lentement.

Car tout d'abord ce qui s'offre aux sens est une image féérique, qui rejoint le *topos* du paradis mis en place depuis le XVIII^e siècle pour les îles tropicales de l'océan Indien : « quelque chose de merveilleux [...]. La barrière de corail où les vagues viennent s'écraser, le bleu de l'océan qui pâlit jusqu'à se transformer en vert d'eau des lagons [...], le blanc farineux des plages, la dentelle des côtes... » (Appanah, 2018 : 73). La beauté des lieux est incontournable ; il ne s'agit pas seulement d'un simulacre touristique pour attirer l'occidental, ni d'une référence exotique vide de sentimentalité (Appanah, 2018 : 74), mais d'un paysage physique et matériel. Le discours mélioratif s'étend à tous les habitats insulaires, comme les plantations de canne à sucre, splendides lorsqu'elles sont en fleur avant la récolte : « Le vert des feuilles allongées tels des longs couteaux fait penser au vert du lagon et les fleurs d'un rose si doux, poudré comme la plante des pieds des bébés, se balancent dans le vent et vont ensemble, c'est un même souffle qui monte et qui descend » (Appanah, 2018 : 75). Ailleurs, le village de Mapou, jadis taudis, est décrit maintenant comme un endroit propre où les grilles en bois « s'ouvrent sur des cours accueillantes, des fleurs, des potagers, des fruitiers, de la lumière et des jeux d'ombres partout » (Appanah, 2007 : 17). Même l'anti-héros de *Tropicque de violence* peut, malgré sa profonde détresse, admirer le paysage idyllique de la mer émeraude et opaline, des pâturages sous le mont Choungui, des baobabs formidables et du calme paisible des agriculteurs (Appanah, 2016c : 134).

On retrouve l'évocation traditionnelle du paradis originel dans l'incipit de *Blue Bay Palace*, qui décrit les débuts géologiques de l'île Maurice, et, très amplement, dans le cinquième chapitre de *Rien ne t'appartient*, où l'auteure adopte, de façon magistrale,

⁵ « Les principales caractéristiques qui augmentent la vulnérabilité de ces États sont leur dimension limitée par rapport à l'immensité de l'océan; des ressources naturelles limitées; un isolement relatif; l'ouverture extrême propre aux petites économies qui sont très sensibles aux chocs externes et très sujettes aux catastrophes naturelles et à d'autres événements extrêmes; une croissance démographique rapide avec de fortes densités; une infrastructure peu développée; et des ressources humaines, des compétences et des fonds limités » (GIEC, 2001 : 66).

la perspective enfantine pour faire le portrait du lieu idéal. Ce sont donc, en premier lieu, les saveurs et les odeurs liées à la nourriture (riz fumant, curry rouge, beignets gonflés et moelleux, concombres confits, melon amer caramélisé, entre autres) qui sont notées, suivies des sensations tactiles (caresses de sa mère, savon sur la peau, huile sur les cheveux) et du souvenir d'une grande liberté de mouvements.

Les écosystèmes urbains participent eux aussi de cet enchantement. Il y a dans certains quartiers, entourés de bouganvillées, des maisons en béton⁶ avec des rideaux colorés aux fenêtres, des moustiquaires, des cours ombragées (Appanah, 2016c : 44). Dans la ville de Mahébourg à Mayotte – surnommée « l'île aux parfums » – un policier cultive dans son propre jardin des frangipaniers, des allamandas et des hibiscus⁷, parmi d'autres plantes ; il s'émerveille de leurs couleurs et de leurs odeurs (Appanah, 2016c : 166). Ces jardins et ces maisons sont installés dans des quartiers modernes aux trottoirs bien alignés, aux pelouses bien tondues et aux étals de légumes et de poissons frais (Appanah, 2016c : 178). Parfois les villes ont aussi de grandes avenues au long desquelles les lumières des magasins et des restaurants clignotent dans la nuit ; là les enfants vont à l'école en uniforme et les prostituées s'habillent avec du latex (2004 : 24). Il y a aussi, bien sûr, les bâtiments des nababs, belles résidences aux couleurs chaudes (Appanah, 2004 : 11), et des hôtels pour les touristes occidentaux. Comme celui cinq étoiles appelé Le Paradis, protégé des regards par une jetée et possédant une plage privée (Appanah, 2004 : 13).

Or, toutes ces merveilles s'inscrivent dans le dispositif du leurre autour duquel s'articulent les textes. Sous son aspect éclatant, la nature, qu'elle soit sauvage ou citadine, cache des dessous maléfiques ; la mer « joue des tours à ceux qui viennent la voir » (Appanah, 2004 : 11) et frustrer les attentes des pêcheurs qui lancent leurs hameçons dans des mares qui s'avèrent être des cimetières d'algues (Appanah, 2004 : 12). Les forêts humides peuplées d'insectes, d'« une terre repue d'eau où grouillent mille insectes et où arbres et fougères ne laissent passer que les rayons les plus ténus » (Appanah, 2004 : 10) sont côtoyées par des terres asséchées et dures, avaries pour l'agriculteur. Les pluies terribles se déchaînent sans prévenir et forment une boue rouge ; les aires de jeux deviennent alors impraticables – à moins qu'elles ne se couvrent de mangues gâtés, comme il arrive en saison estivale : « les mangues tombent et pourrissent lentement. Les moustiques et les moucherons y pondent leurs œufs. Le soir, les rats les grignotent en couinant » (Appanah, 2016c : 43). Les cyclones s'abattent régulièrement, emportant cases, meubles, personnes et objets, et provoquant des accidents mortels tels la «

⁶ Le béton est considéré comme un matériau solide et rassurant, parce qu'il résiste aux cyclones, contrairement aux autres matériaux (bois, tôles, plastiques...) employés pour construire les cases ou les *bangas*.

⁷ Le frangipanier et l'hibiscus sont des arbustes. Le premier, délicat et à feuilles caduques, donne des fleurs rouges ou roses, et l'hibiscus, plus résistant et assez commun dans les jardins des climats tempérés aussi, des fleurs de plusieurs couleurs. Quant à l'allamanda, c'est une plante grimpante à feuilles persistantes et à belles fleurs jaunes dans sa variété la plus cultivée.

décapitation » de la famille protagoniste de *Le dernier frère*. Enfin des tsunamis dévastateurs ravagent les côtes et transforment le paysage en cauchemar dantesque.

Cette cosmologie de la cruauté rejoint la vision démystificatrice des paysages insulaires de l'écriture mauricienne contemporaine. Celle-ci s'efforce en effet de contourner les esthétiques néoexotiques des canons postcoloniaux et d'établir des codes littéraires particuliers par rapport à une « antitropicalisation » (Arnold, 2017 : 25). Son discours sur la nature est donc organisé, comme celui d'Appanah, autour de l'idée d'une imposture inscrite au cœur même de l'environnement.

En fait Appanah (2018 : 70) a mis en relief son attrait, depuis l'enfance, pour une « beauté implacable qui me touche », pour une bipolarité d'esthétique et de brutalité découverte dans la lecture des romans de Charlotte Brontë. Mais la réalité elle-même confirme la condition double de la nature : dans les criques isolées qui sont des camaïeux de bleu de mer échouent cependant les kwassas-kwassas des clandestins soumis à un destin impitoyable (Appanah, 2018 : 66). D'ailleurs, cet alliage environnement et difficultés sociales est à la source du mécanisme fictionnel du mirage.

Il est en effet notoire que l'éden matériel, qu'il soit sauvage ou urbain, n'appartient qu'à certains humains. Penser qu'il peut appartenir à d'autres, notamment aux pauvres, est une terrible méprise que les personnages d'Appanah apprendront péniblement et après d'amers déboires. Et si, par extraordinaire, un personnage est né dans le monde privilégié et le perd, le trajet deviendra encore plus ardu. C'est ce que montrent les péripéties de Ganga, fille de Rajah dans *Les rochers de la poudre d'or*. Elle a refusé de se soumettre au rite du bûcher réservé aux veuves, mais ni son origine ni son nom lié au fleuve sacré ne la protégeront de la triste destinée d'esclave sexuelle. De même la protagoniste de *Rien ne t'appartient*, fille d'un homme fortuné – sans doute un tamoul⁸ – dont le style de vie s'évanouit et l'espace vital se rétrécit, sera confinée dans une maison de rééducation pour filles « gâchées », milieu hautement contraignant et agressif. Pour elle, la vie ne sera qu'une suite de fragments de temps où s'écoule le traumatisme premier de l'assassinat de ses parents. Situation qui prouve, une fois de plus, que les liens affectifs n'augurent rien de bon, et provoquent au contraire de grands malheurs. « Depuis le temps, ça aurait dû entrer dans ma petite tête qu'il ne faut s'attacher à rien ni à personne. C'était clair pourtant » (Appanah, 2021 : 129), se dit la protagoniste, qui au contraire peine à saisir cette *évidence* et à dévoiler l'illusion d'une projection émotionnelle bénéfique.

Les milieux favorisés sont, disions-nous, inatteignables pour les insulaires pauvres. Des contrastes très marqués le prouvent : les belles plantes tropicales cultivées et arrosées par les privilégiés, par exemple, meurent en dehors des jardins de ceux-ci :

⁸ Le texte n'indique rien sur le lieu où se passent les événements, mais la critique l'a identifié comme le Sri Lanka, et les faits racontés nous permettent à notre tour d'inférer que la famille repréaillée appartient à l'ethnie tamoule, qui a beaucoup souffert lors de la guerre civile du pays dans les années quatre-vingts.

« elle n'éclosent pas, crevant de chaud dans leur cocon » (Appanah, 2004 : 41). Les bâtisses des blancs ressemblent à « une verrue de fric jetée à la face de la pauvreté » (Appanah, 2004 : 65). De l'autre côté des haies de bambous qui protègent les demeures des nantis s'entassent les plus démunis dans des cases qui ont des haies de cactus à la sève mortelle⁹ (2004 : 11). Antithèse d'autant plus criante que le cactus devient métonymie du malheur tenace, vicieux, difficile à éradiquer – le malheur et la souffrance des nécessiteux :

[...] mon père regarde rêveusement sa haie de cactus. Il tient dans la main une bouteille de Fanta où repose un liquide brun. Il me dit que c'est du tamaron, un poison redoutable, et qu'il a décidé d'en asperger les cactus parce qu'ils l'emmerdent à force de ne pas pousser correctement. [...] contre le malheur qui pousse et repousse encore au même endroit, il n'y a que le poison qui est efficace. Il faut l'éliminer à la racine (Appanah, 2004 : 86).

Le rapport entre environnement et inéquité sociale est incontestable dans ce fragment, donnant raison aux remarques de la Justice Environnementale¹⁰. Ailleurs, l'habitat des pauvres est décrit comme le plus dur, le plus pollué, le plus vulnérable aux aléas météorologiques. Les livres d'Appanah dénoncent en effet le privilège environnemental qui attribue d'une manière discriminatoire les meilleurs écosystèmes aux nantis. L'auteure donne toujours la parole aux démunis, qui nous racontent comment pour certains la plage est un endroit où l'on va faire des grillades (Appanah, 2016c : 120-121), la mer un spectacle, et les lagons et rivières des endroits pour se baigner, tandis que pour d'autres il s'agit plutôt de la *kala pani*, les eaux obscures, une tentation du *thanatos* contre une vie insupportable, une tombe qui permet d'échapper à la fureur des vengeurs, un trou noir qui évite l'affleurement d'insupportables souvenirs refoulés.

Notons néanmoins, par rapport à la citation précédente, qu'Appanah reprend l'habitude anthropocentrique d'attribuer une valeur négative aux cactus, en négligeant leur capacité d'adaptation exceptionnelle. Déjà dans *Les rochers de la poudre d'or* une barrière de cactus épineux enfermait les Indiens travaillant à Maurice chez eux et les

⁹ Le contraste est inventé par Appanah pour mettre en relief les différences sociales ; il n'y a pas dans le monde réel de bidonville ou de maisons extrêmement pauvres à cet endroit de l'île, comme il n'y a pas d'hôtel de cinq étoiles en face. Pour ces précisions sur la topographie fictionnelle binaire d'Appanah, cf. Waters (2018 : 91). Voir aussi, dans le roman autofictionnel *La noce d'Anna*, le démenti par rapport à l'imaginaire des fleurs commenté ci-dessus : « les fleurs de mon pays [Maurice] sont les plus belles de la terre. Qu'elles ne sont en rien cultivées, plantées, elles jaillissent où bon leur semble » (Appanah, 2005 : 75). Ce texte dont l'action se situe en France précise d'ailleurs que le leurre est un élément social de Maurice : « ce pays ensoleillé et étriqué, ce pays magnifique et raciste, ce pays où le travail est une vertu et le mensonge un art de vivre » (Appanah, 2005 : 123).

¹⁰ La discipline fut lancée dans les années 1970-80 aux États-Unis, et elle intéresse autant les sociologues, les politologues, les juristes ou les experts en sciences de l'environnement que les critiques littéraires. Cf. Coolsaet, 2020 pour une vue d'ensemble.

empêchait de s'échapper (Appanah, 2003 : 142). Mais l'auteure reprend également le contenu métaphorique typifié de ce végétal lorsqu'elle désigne l'hostilité des Européens face aux étrangers, tel qu'il est raconté dans un article où Appanah évoque ses démarches pour obtenir un nouveau permis de conduire en France. Dans une auto-école, la note adressée aux apprenants et rédigée en ce langage appelé *petit-nègre* transforme soudain le siège d'Appanah (2018 : 30) en cactus et la détermine à sortir immédiatement de l'établissement.

De son côté, la mangrove n'est pas, comme pour la pensée de l'antillanité et de la créolité, la métonymie du métissage culturel, racial et linguistique identitaire. C'est au contraire le terreau de dizaines d'enfants misérables qui, tels les tentacules d'une gigantesque pieuvre assassine, en sortent pour attraper, tuer et démembrer celui qui veut fuir les lois terribles et asservissantes des bidonvilles (Appanah, 2016c : 180).

De la même manière, le territoire couvert d'arbres et d'arbustes, fertile, sans rochers, généreux de toutes sortes de fruits et de légumes de *Le dernier frère* ne pourra pas empêcher les raclées du père ni la mort du petit Juif. L'abondance de la première description de cet élysée présumé - le récit, telle une cornucopie, déborde, comme pour prouver la réalité du paysage par son inscription littérale : mangues, litchis, longanes¹¹, goyaves, papayes, concombres, courges, carottes, betteraves, patates douces (Appanah, 2007 : 39) - n'est là que pour rendre plus terribles les dangers que cette fécondité renferme. D'ailleurs le narrateur avoue qu'aujourd'hui l'élysée a disparu, remplacé par des immeubles modernes qui donnent sur le vide, « où se tiennent des familles pour regarder je ne sais quoi » (Appanah, 2007 : 44).

Enfin les dynamiques actantielles finissent par démasquer les belles plantes des jardins des puissants et montrer leur véritable visage, celui d'« une imposture, un cliché, une carte postale pour touristes » (Appanah, 2016c : 167), se ralliant ainsi au dispositif du leurre. Le jardinier d'une riche demeure refuse de faire pousser des végétaux, que ses maîtres ont monopolisés, chez lui, pour ne pas avoir l'impression d'y travailler (Appanah, 2004 : 67). De son côté, le policier de *Tropique de la violence*, témoin des ravages de la délinquance, sent que son propre enclos fleuri se gorge du sang des misérables et se nourrit de leur chair, et il le saccage avec rage (2016c : 168).

D'ailleurs ce dernier roman, de l'optique de la justice environnementale, peut être interprété comme un véritable plaidoyer pour la jeunesse délaissée du bidonville pollué Kaweni à Mayotte, « un cas d'école du déplacement des populations, des problèmes écologiques, de l'identité » (Appanah 2016b : en ligne). De même, *Le dernier frère* constituerait un texte qui égrène la douleur de la misère, de la maltraitance, des violences de genre et du racisme liés au milieu : l'auteure n'oublie pas de préciser avec prolixité les conditions de vie au camp du nord de l'île Maurice : « rien ne poussait car

¹¹ Ce mot désigne ici un fruit exotique de la famille du litchi, rose ou pourpre. Sa pulpe est translucide, juteuse et très sucrée.

des rochers énormes gisaient en dessous » (Appanah, 2007 : 18), une poussière rouge et âcre empoisonnait l'air, une pluie monstrueuse tombait et la fumée de l'usine sucrière polluait (Appanah, 2007 : 19-21). *Les rochers de la poudre d'or* à son tour, consisterait en un rappel indigné du sort terrible des « engagés » indiens et des esclaves noirs, enchaînés aux champs de cannes à sucre mauriciens à cause de leurs contrats ou du pouvoir de leurs maîtres. En fait là-bas, la canne à sucre – métaphore donc des chaînes des travailleurs – a remplacé presque toute la flore autochtone ou endémique – symbole peut-être à son tour de la liberté humaine –, car il ne reste que quelques forêts d'arbres rabougris, tordus « Comme si un vent violent les avait, dès la naissance, fait pencher sur le côté » (Appanah, 2003 : 146), analogues aux hommes penchés éternellement vers le sol et qui ne peuvent même pas se redresser pour regarder le soleil (Appanah, 2003 : 160). Au comportement cruel et insensible des propriétaires Français, légitimés par une réglementation du travail qui masque les irrégularités, on doit ajouter son parallèle environnemental : la santé des terres et la qualité de l'air se détériorent, non seulement par le déboisement et la monoculture, mais aussi par les particularités de la canne à sucre, car le cycle de production demande une grande quantité d'eau et des brûlages réguliers. Ce qui, appliqué à des vastes surfaces, a des effets dévastateurs sur l'écosystème insulaire.

Il est important de souligner, par ailleurs, que l'histoire d'un amour contrarié narrée dans *Blue Bay Palace*, entre une femme de caste inférieure et un homme brahmane, fils d'un riche propriétaire, ne doit pas être interprétée comme une fable à la *Roméo et Juliette* ou *West Side Story*. Ce qui sépare les protagonistes n'est pas l'incompatibilité des familles dans leur lutte pour le pouvoir, ni les différences de tribu ou de race. Le livre n'est pas non plus, seulement, l'exploration psychologique d'une jalousie obsédante qui ne s'apaise qu'avec l'assassinat, ou un roman de terrain composé à partir d'un fait divers. Ce qu'il faut y voir surtout, sous le prisme écosocial, c'est la tragédie de la fracture sociétale, le drame provoqué par l'inégalité de fortunes¹².

La description des conditions matérielles de la rencontre entre les deux protagonistes après le mariage de raison du jeune homme, près de l'hôtel que celui-ci possède, devient la parabole de cette tragédie ancrée dans l'injustice économique. Ainsi, la jeune femme attend contre le mur qui longe le bâtiment, en dehors des protections de celui-ci, exposée à un soleil défini comme « meurtrier » (Appanah, 2004 : 41), séchant les fleurs à même les arbres, en symbiose avec la rage du personnage – soulignons au passage la récupération du cliché qui associe la dureté du climat tropical aux fortes passions

¹² Srilata Ravi (2014 : 72) y voit un problème culturel, attribuant l'incompatibilité du couple à l'appartenance à deux castes différentes. Elle rapproche ainsi les œuvres d'Appanah d'auteurs comme Ananda Devi, très critiques envers la culture hindoue-indienne. Pour nous, dans ce roman le système de castes sanctionne une inéquité économique.

de ceux qui le subissent. La couleur rouge des flamboyants¹³, qui seuls semblent puiser leur force de l'astre impitoyable, s'accorde singulièrement avec l'envie ressentie par la femme de massacrer l'amant traître : « Leurs fleurs ressemblaient à des langues de sang, avides et sauvages, qui menaçaient de crever le cil » (Appanah, 2004 : 41). Comme si la seule attitude possible pour survivre aux violences simultanément structurelles et environnementales était de fusionner avec elles. Car la fuite n'est possible que pour ceux qui, comme les oiseaux, « vont ailleurs en décembre » (Appanah, 2004 : 41).

Pourtant, et paradoxalement, c'est à ce moment de communion avec le milieu polymorphe que la protagoniste éprouve une illumination épiphanique : « J'ai été contente de ce paysage sec, dur et cassant. J'ai été contente du souffle chaud qui montait de la terre, j'avais l'impression que l'enfer n'était pas si loin de nous et que cette mer paisible et cette plage immaculée n'étaient que des leurres » (Appanah, 2004 : 42). Le sens du monde est donc dévoilé : la brutalité du climat – de la vie – apparaît sous la beauté phénoménique du paysage, qui n'est qu'un mensonge¹⁴. On éprouve pourtant un certain calme qui provient de la compréhension subite de la vérité, ne serait-ce que dans la lucidité du mal et du malheur. D'autant plus que cet épisode se poursuit avec la réconciliation progressive des amants, accompagnée du mouvement du soleil vers l'horizon et de l'allongement et l'« adoucissement » des ombres ; les racines d'un banian géant¹⁵ accueillent finalement le couple et procurent un apaisement temporaire à la protagoniste, qui écoute les aveux de l'homme et se laisse bercer, surtout, par la cadence très significative « Maya, [...] Maya, mon amour... » (Appanah, 2004 : 43) qu'il murmure à son oreille.

Avant cependant d'approfondir le contenu métaphysique de ces derniers mots, qui ouvre une nouvelle piste herméneutique, relevons l'intérêt de réfléchir, à propos du fragment commenté, à ce que l'écocritique anglo-américaine a appelé, à la suite de John Ruskin, « pathetic fallacy », par laquelle l'écrivain modifie les caractéristiques de la nature en fonction de ses états d'âme. Il est intéressant de préciser que la nature tropicale motive elle-même les associations établies par Appanah, sans forcer donc – ou du moins ne forçant que le strict minimum – l'interprétation des éléments naturels. Si les forêts et les différents biomes des climats tempérés européens ne sont pas forcément

¹³ Grand arbre ornemental, caduc et en parasol, qui se couvre de fleurs après la saison sèche. L'isotopie se poursuit dans le texte et s'enrichit d'autres nuances : « Sur les flamboyants, les bourgeons patientent dans leur cocon que le soleil se fasse implacable. C'est pour bientôt, ils frétilent d'impacience dans le vent. Les gros crapauds-bœufs derrière l'hôtel pleurent la pluie tous les soirs » (Appanah, 2004 : 85).

¹⁴ La première apparition de l'amant aurait pourtant dû mettre en garde l'héroïne : « Il était devant moi, en jeans et en chemise blanche, mirage engendré par la chaleur, fils d'un rayon du soleil et du sable (...). Trop beau pour être vrai » (Appanah, 2004 : 23).

¹⁵ Très grand arbre qui émet des racines aériennes depuis les branches d'un autre, le parasitant en quelque sorte. Ces racines épiphytes se développent une fois qu'elles touchent terre. Notons enfin que l'espèce fait partie des *figuiers étrangleurs*.

mélancoliques, ni les montagnes infailliblement spirituelles, en revanche le climat tropical est fait de contrastes objectivement marqués et souvent ravageurs pour la faune et la flore, ainsi que, bien sûr, pour les groupes humains. L'association entre le milieu et les sentiments humains est donc basée, dans les textes d'Appanah, sur des éléments tangibles, naturels et sociaux, objectifs et non subjectifs. L'étude environnementale des textes exige d'ailleurs ce ciblage rigoureux des caractéristiques matérielles réelles du milieu décrit et les nuances apportées. Ce qui néanmoins n'empêche pas de convenir que le dispositif du leurre constitue un rajout créé par l'auteure, ouvrant la lecture à un univers religieux, comme nous allons le voir par la suite.

Revenons donc à l'épisode de l'aveu dans *Blue Bay Palace* pour attirer l'attention sur le nom de la protagoniste, prononcé en psalmodie par l'amant : Maya. Depuis son premier roman, *Les rochers de la poudre d'or*, Appanah n'a cessé de faire allusion à des éléments de la religion hindouiste dans ses romans, soit parce que les protagonistes la professent, soit parce que les événements narrés mettent en scène un rituel ou une pratique qui lui sont associés.

Or, c'est surtout dans *Blue Bay Palace* que le tissu métaphysique sous-jacent devient plus évident, peut-être en raison de la robustesse du rempart contre la « vérité » bâti par la protagoniste, rempart fondé sur une ravageante passion amoureuse. De façon que le nom même de l'héroïne renvoie au concept de Māyā qui désigne, d'une part, une ancienne déesse, compagne de Varuna, dans les textes védiques archaïques. Mais il désigne aussi l'illusion des phénomènes, la tromperie des apparences, qui nous ancrent dans une perception primaire de notre individualité¹⁶. Plus encore : pour certaines tendances et philosophies hindouistes, la Māyā est la puissance cosmique grâce à laquelle l'univers se manifeste et s'organise, voire la nature elle-même – l'environnement, en langage occidental laïc. Le cheminement spirituel doit aider à transcender cette mise en scène cosmique (Bugault, 1994 : 97) pour arriver à la compréhension du sens véritable du monde, qui révèle la fusion entre le moi et l'univers¹⁷. La littérature et la philosophie occidentales se sont approprié maintes fois ces explications pour enrichir leurs propres thématiques et leurs propositions textuelles. Ici, nous nous intéresserons plutôt à l'usage de cette métaphysique au sein des fictions d'Appanah – construites depuis l'interculturalité de l'auteure –, et à ses liens avec les contenus environnementaux.

¹⁶ Nous nous excusons d'avance pour cette simplification qui ne rend aucunement compte de la complexité de la notion. Mais notre but est surtout d'étudier son appropriation par notre auteure et son application dans ses romans.

¹⁷ Cf. l'article « Māyā » (*Encyclopedia Universalis* en français) et le chapitre IV du livre de Guy Bugault *L'Inde pense-t-elle ?* (1994). L'auteur souligne l'importance de la pensée onirique dans la religion hindouiste. Dans les romans d'Appanah il y a en effet beaucoup de moments réservés aux rêves inconscients des personnages ; pourtant l'analyse de ces rêves dépasse les objectifs de cet article. De même, nous ne pouvons pas nous occuper du détail des éléments religieux dans l'oeuvre d'Appanah. Retenons enfin que, toujours selon Bugault, la meilleure manière de parler de la Maya est à l'intérieur d'une fiction.

À propos du mixage culturel, et pour compléter une des perspectives du tissu littéraire d'Appanah, rappelons que la question de la religion dépasse le monde des idées et constitue une particularité socio-politique en Maurice : les Franco-mauriciens blancs (2 % de la population) et noirs (28 %) sont catholiques ou sont plus proches culturellement des catholiques, tandis que les indomauriciens (52 % de la population, dont notre auteure) gardent de fortes affinités avec la culture hindoue ; il faudrait encore ajouter la présence d'un petit nombre de musulmans. Les religions gardent donc un rapport étroit avec la géopolitique de l'euro-métropole ou celle indio-océanique ; cette dernière utilise l'hindouisme pour encourager les échanges économiques avec un « centre » qui désigne l'Inde ou *La Grande Péninsule* (Ravi, 2014 : 71). Dans ce cadre complexe, la littérature mauricienne en français a intégré comme *ethos* ethno-culturel une forme insulaire d'hindouisme qui, en général, est à la source de conflits sociaux, de discriminations raciales, et de violences domestiques et ethniques (Ravi, 2014 : 72). Les textes d'Appanah s'éloignent pourtant de cet extrême qui représente la religion comme l'ingrédient de base d'un régime culturel hostile à l'individu dissident. Ils se rapprochent davantage des ouvrages mauriciens qui véhiculent l'idée d'une religion réparatrice, qui permet de survivre à la barbarie. Pourtant cette notion de réparation s'écarte des présentations traditionnelles dans le sens où elle doit passer par la reconnaissance lucide de la vanité du réel, après un processus d'apprentissage – à moins que le personnage ne soit littéralement annihilé par sa lucidité finale, ce qui arrive très souvent¹⁸.

Reprenons donc la dialectique de la Mâyâ ou, du moins, ses deux premières parties (thèse et antithèse), pour examiner comment elles agencent le canevas qui sert de support à tous les romans tropicaux d'Appanah. Pour revenir à *Blue Bay Palace* en particulier, le nom de la protagoniste relie le concept hindouiste à un des thèmes obsédants chez Appanah, celui de la stérilité. La pression du groupe culturel, pour lequel la descendance est un atout fondamental de la personne, devint si insupportable aux parents de Maya, qui à cette époque se croyaient infertiles, qu'elle poussa le couple à partir vers le sud de l'île. C'est alors que le miracle se produisit et que Maya fut conçue, comme une enfant « in extremis » (Appanah, 2003 : 15) : « C'est pour cela que mes parents m'ont nommé Maya. L'illusion » (Appanah, 2004 : 15). Ce vocable désignant ici une réalité positive sera, plus tard, détourné de ce sens et prendra la nuance et la signification négatives de la mystification. Les parents seront trompés par le semblant de bonheur, puisqu'il s'avérera que leur fille est une meurtrière.

En réalité le thème de la stérilité est directement relié au dispositif du leurre dès le premier ouvrage d'Appanah. La suture se fait dans *Les rochers de la poudre d'or* à partir

¹⁸ Ravi (2014 : 75) avance que l'optique choisie par les écrivains pour représenter la religion dans les textes dépend du type de lecteurs : « ambivalence is an example of Mauritian “modernities” sliding narrative frames where the continual changing of ethnolinguistic and ethnocultural colors depends on the target audience ». Sans méconnaître l'importance de la réception d'un livre, nous préférons, peut-être ingénument, y voir des raisons plus complexes.

d'une réflexion sur les mangues stériles : leurs bourgeons sont délicats et promettent des fruits savoureux, mais ils ne fructifient pas, c'est un autre mirage de la nature (Appanah, 2003 : 39). Il ne faut donc pas prendre des décisions sous ces arbres, car elles seront nécessairement erronées : Vythee, un des personnages principaux, décidera à l'ombre justement d'un manguier de partir rejoindre un frère en Maurice, résolution qu'il regrettera toujours.

Du reste, ce premier roman affirme nettement la leçon de la Māyā à partir de la citation initiale, qui transcrit la phrase d'un pamphlet indien de la fin du XIX^e siècle : « Save yourselves from depot wallahs/ It is not a service but pure deception / They take you overseas / They are not colonies but jails ». Ce pamphlet avertissait des dangers liés aux contrats de travail offerts par certaines personnes, embauchant des travailleurs indiens pour les emmener remplacer les esclaves de l'île Maurice. La citation en anglais inclut explicitement le mot « deception », tromperie – que l'auteure ignore pourtant dans la traduction française de la phrase ajoutée dessous, comme si elle voulait proposer d'emblée un jeu de dissimulation en abîme.

Quant au titre de ce roman pionnier, il inscrit implicitement la dialectique dans l'épisode de la ruée vers l'or du Klondike, et plus largement dans le thème de la fièvre de l'or qui a enflammé des groupes de migrants rêvant de grands profits dans des contrées lointaines. Retenons, pour notre analyse, que cette fièvre, même injustifiée, a constitué un rêve, un espoir, un but à atteindre, voire un sens à leur vie. Mais les textes tropicaux d'Appanah s'obstinent au contraire à prouver l'absurdité de ce rêve ou de cette espérance. Tous les travailleurs engagés arrivés à Maurice apprendront l'amère leçon : il n'y a pas d'or, ils auront beau « fouiller la terre jusqu'à s'en décoller les ongles, jamais, jamais ils ne trouvèrent la moindre pièce d'or » (Appanah, 2003 : 121) ; la nature s'arrangera pour les tromper et les détromper : « la pleine lune se reflétait sur un rocher et le teintait en or », mais lorsqu'ils foncent vers cette pierre ils verront que ce n'est qu'un caillou « noir, dur et stérile » (Appanah, 2003 : 121). Remarquons au passage, une fois de plus, la hantise de la stérilité, comme pour insister que les enfants ne sont, à l'instar de l'or, que des illusions de bonheur ou de perpétuité pour les parents.

Un trait particulier à ce roman et qu'on ne retrouve pas dans les autres livres est que le système juridique et économique entérine le mensonge global. Comme nous l'avons suggéré auparavant, le système colonial offre un cadre parfait permettant d'exploiter les travailleurs et de les asservir, ne serait-ce que pendant les cinq ans que dure leur contrat. Les colonisateurs (et les colonisatrices, car c'est une femme qui énonce les mots qui suivent) affirment qu'« il faut que les gens continuent à croire que je [elle] fais ça [manger, boire, dormir, prier pendant les jours que dure l'arrivée du bateau de Maurice] pour eux uniquement » (Appanah, 2003 : 43).

Depuis, les romans tropicaux d'Appanah n'ont cessé de revenir sur le thème de la Māyā et de son apprentissage. Même *Tropique de la violence*, moins enclin au symbolisme, inclut le motif occasionnellement : Mayotte « brille de mille feux » et peut

être appelé « eldorado, mirage, paradis, chimère, utopie, Lampedusa » (Appanah, 2016c : 56).

Pour dévoiler la Māyā il faut pourtant vivre une expérience de déshumanisation et éprouver intensément la violence dans le moi intime. Cette expérience rend détestable la pensée *positive* et irritante de voir les *aveugles* garder un optimisme inutile : « Il avait envie de cracher sur leurs visages pleins d'espoir, d'arracher de leur coeur ces rêves et ces attentes, d'ouvrir leur crâne et d'en sortir toutes ces histoires dont ils se repaisaient sûrement » (Appanah, 2003 : 116). Mieux vaut se résigner et accepter la vanité du monde. Le titre du dernier roman d'Appanah affirme le dépouillement complet de l'être humain, physique et spirituel. Rien n'appartient à Vinaya, ni dans la maison pour jeunes filles, ni dans le vide de sa conscience¹⁹.

Ce qui n'empêche pas, si l'occasion se présente et qu'un instant de paix se produise, de s'accrocher à l'innocence heureuse : Vinaya fait, dans *Rien ne t'appartient*, le choix final d'un « homme intact qui ne connaît pas la violence et je veux cette virginité aussi » (Appanah, 2021 : 153). Dans ce dernier livre Appanah nous parle du souhait de retrouver, malgré tout, la pureté – ou l'espérance : « aussi incroyable que ça paraisse, j'imagine, avec mes sœurs, un demain, un mieux » (Appanah, 2021 : 145), affirme la protagoniste après le tsunami. Cependant, même si l'hindouisme marque profondément le texte, c'est plutôt le christianisme qu'on invoque pour le dénouement, étant donné les noms de l'homme bon et de son fils, Emmanuel et Eli. Les écrits à venir de l'auteure éclairciront peut-être cette singularité.

Nous ne reviendrons pas sur les moments ou les traits déjà mentionnés des autres textes tropicaux d'Appanah qui s'insèrent également dans ce moule de la pensée hindouiste. Mais il est inévitable d'évoquer à ce propos *Le dernier frère*, qui fait parcourir tout le spectre du malheur et la noirceur de ses aboutissements. La mort des deux frères lors d'un cyclone, la maltraitance du père, la solitude, la misère des indomauriciens sont analogues dans ce texte aux sévices subis par le groupe des 1500 Juifs incarcérés dans la prison de l'île Maurice.

La scénographie, qui rappelle celle de *Le garçon en pyjama rayé* de John Boyne, se construit sur différents imaginaires confrontés de la prison. Tout d'abord, celui transmis par le père qui veut éloigner son enfant Raj de l'établissement ; il s'agit selon lui d'un endroit qui enferme des gens très dangereux, donc un antre de la bête. Ensuite, celui annoncé par le nom de la prison, Beau-Bassin, d'autant plus que l'enseigne où figure ce nom ressemble à celle d'un parc d'attractions (Appanah, 2007 : 50). Après, l'imaginaire bénéfique établi brièvement par le garçon à partir de sa contemplation de la cour vide de gens ; la figure tutélaire d'un énorme manguier et une vraie maison avec

¹⁹ Pour la pensée hindouiste, « toute accumulation, même des choses les meilleures, est malsaine et maudite : contredite par la loi même du devenir » (Bugault, 1994 : 98).

auvent, véranda et balustrade couverts de fleurs favorisent cette rêverie. De plus, elle est encadrée dans la différence culturelle : la maison ressemble à celles dessinées dans les cartons distribués à l'école qui montrent une demeure plutôt européenne, aux antipodes de la case où habite la famille du protagoniste : une chose belle, blanche, au toit bleu, propre, imperméable à la pluie, solide, et non un taudis habité par des « nuées de mouches, envahie par la boue » (Appanah, 2007 : 28-29). Devant cet oxymore flagrant, l'enfant cache la tête entre ses mains et pleure²⁰.

C'est pourquoi l'image clinquante de la prison ne trompe pas Raj, d'autant plus que le double registre du texte (écrit à la première personne, il narre des événements du passé du point de vue de la maturité) permet une connaissance de la progression de l'histoire et de son dénouement : « c'était comme si quelqu'un avait monté toute cette comédie pour moi » (Appanah, 2007 : 51). Le texte précise le type de plantes qui composent ce décor fourbe : des bougainvillées, des gardénias, des marguerites et des roses (2007 : 51-52). Mais immédiatement la fausseté est affichée, cet « énorme mensonge auquel j'ai cru un moment, car ce semblant de bien-être (...) n'était qu'une façade, de la poudre aux yeux et si on grattait un peu, on découvrait le noir, la crasse, les cris et les pleurs » (Appanah, 2007 : 52). Le groupe de Juifs blancs fantomatiques défile devant les yeux du garçon pour confirmer cette pensée, et plus tard, à la saison sèche, tout sera comme frappé par un éclair foudroyant (Appanah, 2007 : 99). Enfin un terrible cyclone démantèle entièrement les installations : le manguier écrase la maison fleurie et couvre la cour de débris, de sorte que « cette prison de Beau-Bassin où étaient enfermés des Juifs refoulés de Palestine ressemblait à ce qu'elle était vraiment : une chose monstrueuse » (Appanah, 2007 : 108). La nature, après avoir provoqué un mirage, rend enfin ses vraies couleurs aux dommages collatéraux de la Shoah. Définitivement, l'*imago mundi* d'Appanah s'écarte de celles qui considèrent la nature comme un livre ouvert où on peut lire les messages d'une divinité ou d'une puissance cachée. Le narrateur de *Le dernier frère* enregistre ces cosmologies alternatives :

Nous passons notre temps à essayer de lire les lignes de la nature.
Je crois que de tout temps les hommes ont été comme cela, à
guetter des réponses, des signes, des avertissements, des puni-
tions et des récompenses qui viendraient de l'au-delà (Appanah,
2007 : 181).

Mais il les oppose à la vraie nature, celle qui reste opaque. *Le dernier frère* oppose ainsi un modèle de nature occidental de type romantique à un autre, qui doit

²⁰ *Tropique de la violence* joue également avec l'antithèse de deux environnements opposés, l'un représentant le monde européen connu à travers les livres, l'autre étant l'habitat du protagoniste : Mo lit et relit *L'enfant et la rivière* d'Henri Bosco pour conserver une attache avec sa mère décédée, ou un dernier repère contre la barbarie dans le bidonville. La puissance irréfutable de la barbarie montrera finalement l'incongruité de cette lecture.

finallement triompher pour que le héros de l'histoire arrive à une compréhension lucide des événements –qui exclut bien sûr l'espoir :

Si seulement j'avais eu le moindre pressentiment de la journée terrible que nous allions vivre, si seulement j'avais eu le moindre avertissement – un corbeau perché au-dessus de nous, un nuage noir balafrant le ciel, un sanglier sauvage grognant entre les arbres, un vent mauvais [...] j'aurais espéré, en priant, que le malheur passe et qu'il ne nous voie pas. Mais il n'y a rien eu de tout cela, le ciel est resté pur, les oiseaux ont virevolté dans les arbres, les feuilles ont bruissé sous la petite brise et faisaient trembler la lumière (Appanah, 2007 : 82).

Notons de toute façon que le procédé consistant à construire des prolepses à l'aide de constructions hypothétiques est fréquent dans l'agencement du suspense. Cette remarque n'estompe en rien l'intérêt thématique des textes, mais remet notre analyse dans le cadre d'une heuristique des stratégies narratives utilisées pour forger l'intérêt thématique écosocial.

Le contexte métaphysique de la Māyā est ainsi préféré à tout autre, raison également pour laquelle on ne trouve presque aucun usage du mot « fatalité ». Il n'existe pas de destin à l'occidentale, de déveine essentialiste ni à peine existentialiste, car le malheur provient en dernière instance d'une erreur des sens. C'est ce que montre le bel épisode du perroquet, magnifique et « irréel » (Appanah, 2007 : 121), narré pour entretenir, encore une fois et comme les gommages – peu robbegrilletiennes – que garde le protagoniste, « l'illusion que l'on peut tout effacer pour mieux recommencer » (Appanah, 2007 : 124). On recommence, sans doute, à chaque réincarnation, mais sans revenir à ce qui a été effacé.

L'omniprésence de la calamité est aussi la raison, on l'aura compris, pour laquelle les lieux de naissance ne sont pas plus idéalisés que les autres. Si exceptionnellement on pense à la patrie d'origine en des termes mélioratifs (cf. Bari dans *Les rochers de la poudre d'or*), très généralement celle-ci est vue comme un espace maudit ou, du moins, peu favorable. Ce rejet de la mythification du village natal peut être lu comme un corrélat du refus, de la part d'Appanah mais aussi de bien d'autres écrivains, de penser en termes de l'identité d'origine (Issur, 2014 : 91). Le récit de migration et de transplantation remplace celui des origines et de fondations (Issur, 2014 : 97). La terre promise est plus celle que l'on cherche – en vain –, que celle donnée (Appanah, 2003 : 94-95).

Le malheur est donc tenace. On n'y échappe que par certaines tactiques complexes, apparentées à la pratique hindouiste de la méditation. Il faut s'arrêter, s'immobiliser, si possible sous un arbre sacré²¹, pour essayer d'endurer la souffrance. Le petit

²¹ Les arbres sacrés sont communs en Inde. Dans les textes d'Appanah ils sont parfois protecteurs, tel le camphrier sous lequel joue aux cartes le garçon un peu simple de *Les rochers de la poudre d'or*, ou les baobabs que Moïse aperçoit dans la baie des clandestins de *Tropique de la violence*. En Inde on croit

Ray s'impose de ne pas bouger dans son buisson ; il y guette la nature, source de toutes les illusions... et tombe encore dans son piège, puis qu'il conçoit un espoir, –celui de se lier d'amitié au jeune Juif (Appanah, 2007 : 95-96). Il n'a pas pleinement compris que la nature est la prison du moi, où on s'adonne aux désirs, aux vaines songeries ou, si l'on veut, à la volonté de puissance. Notons que le mouvement a accompagné subrepticement l'inaction : les vêtements bougent, « dansent » sur le corps de l'enfant en repos. Toute agitation nuit donc à la méditation.

La Vinaya de *Rien ne t'appartient* apprendra progressivement la leçon : une étape enfantine insouciant est marquée tout d'abord par la pratique de la danse et la conviction que rien ne change, que la persistance existe : « Comment croire que ces moments de grâce ne dureront pas ? Comment attendre d'une fille qu'elle ne se rêve pas ainsi, toujours, virevoltante dans un sari or et, à ses pieds, des fleurs des fleurs des fleurs » (Appanah, 2021 : 67). Ici aussi la nature collabore à créer la fausse illusion ; ces fleurs abondent dans le jardin *ensorcelé* de la famille, peuplé de bougainvilliers, hibiscus, iris d'eau, frangipaniers, bananiers, palmiers et autres plantes et animaux (2021 : 70). Après l'assassinat de ses parents, sa longue période d'hibernation est comparée à l'état méditatif des ascètes « vus dans les documentaires qui cherchent à briser l'emprise du temps et des illusions » (Appanah, 2021 : 75). Puis, dans la maison pour filles gâchées elle se contraint à une parfaite quiétude et renonce aux bonheurs fugitifs : « Mon esprit, lui, sait qu'il n'y aura pas de surprise divine, pas de retournement heureux comme dans les films et impose à mon corps la plus parfaite immobilité » (Appanah, 2021 : 106). Enfin, et comme on l'a vu, elle atteindra une certaine paix avec son mari.

Il faut se garder de voir le canevas hindouiste – ou dispositif du leurre – des textes d'Appanah comme un élément fonctionnel dans l'organisation de la famille et des groupes humains (Bugault, 1994 : 91). Il ne sert pas à normaliser les situations sociales, mais, en premier lieu et dans le cadre des événements racontés, à protéger contre la souffrance et à donner un sens au mal radical²² ; en ce sens il s'assimile à une stratégie de survie. Puis, au delà de cet effet premier, il a pour objectif de dénoncer les iniquités sociales et environnementales.

Cette dernière hypothèse, sur laquelle nous concluons, implique que la métaphysique religieuse qui est au coeur du dispositif du mensonge ne désactive nullement le poids de la critique écosociale ni sa force revendicative. Au contraire, elle les renforce : la ténacité du pessimisme évite d'accorder au lecteur la satisfaction de voir qu'à

aussi, comme dans d'autres religions, que des esprits de la nature habitent à l'intérieur de ces végétaux et d'autres éléments naturels. D'où l'explication du père de Bruce, musulman, dans ce dernier roman : la destruction des arbres et des djinns qui les habitent est un sacrilège et en même temps une calamité environnementale (Appanah, 2016c : 86).

²² La protagoniste de *Rien ne t'appartient* affirme que la religion donne aux gens « une matière impalpable, indicible, qui permet d'affronter le jour qui vient » (Appanah, 2021 : 116).

la fin tout peut s'arranger, et que par conséquent les injustices sociales et environnementales peuvent être relativisées.

Par ailleurs, les moments d'illumination spirituelle ne changent rien aux conditions matérielles de la vie des personnages. En ce sens, la religion aura beau offrir un certain soulagement, ces conditions ne seront corrigées que si la structure sociopolitique l'est, elle aussi, auparavant. Puis, Appanah a fait allusion dans ses essais à l'importance relative des religions : on peut changer de l'une à l'autre si les intérêts individuels l'exigent (Appanah, 2018 : 39).

On pourrait objecter que le malheur concerne tout le monde, pauvres et riches, et que le discours d'Appanah ne concerne pas spécifiquement les classes sociales démunies. Cependant les personnages des nantis punis par le sort pourraient éventuellement vouloir éveiller l'identification du lecteur européen, et par ricochet son empathie envers les démunis – l'auteure accordant une grande importance à ce sentiment qui précède la pitié (cf. p.e. Appanah, 2018 : 57-60).

Finalement l'idée de nature d'Appanah garde une ambiguïté qui renforce notre hypothèse. Car son essence phénoménique renvoie simultanément à une sacralisation, dans le cadre d'une métaphysique religieuse, et à une désacralisation, si l'on exclut l'existence ou l'intérêt du noumène, pratiquement inatteignable. Dans ce dernier cas, « nature » devient synonyme d'environnement, et peut être reliée directement et exclusivement à la problématique sociale.

Pour conclure, signalons la valeur exemplaire des thématiques écosociales d'Appanah pour le reste de la planète : l'interculturalité montre par là son côté socioenvironnemental. Car ce qui arrive à Maurice, au Sri Lanka et à Mayotte arrive aussi ailleurs ; Kaweni est comparé à Gaza, puis à Lampedusa. Plus encore, nous pouvons voir, dans les récits fictionnels qui décrivent des problématiques insulaires franco-indiennes, une valeur prophétique pour l'Occident – ce qui porte à reconnaître la valeur fondamentale des textes littéraires pour construire, sur un cosmopolitisme solidaire, l'étape historique de la transition qui a déjà commencé.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALFARO, Margarita, Stéphane SAWAS & Ana Belén SOTO [coord.] (2020) : *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruxelles, Peter Lang.
- ANDRADE BOUÉ, Pilar (2022) : «Trasvases y particularidades de la ecocrítica de ámbito francófono», in Margarita Rigal y Fernando González (éds.), *Estudios de Literatura Comparada 3: Literatura y ecología, Literatura y visualidad, Voces de África*. Madrid, SELGYC, 13-24. URL: https://www.selgyc.com/images/docs/estu_lit_3/01_Andrade.pdf
- APPANAH, Nathacha (2003) : *Les rochers de la poudre d'or*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2004) : *Blue Bay Palace*. Paris, Gallimard.

- APPANAH, Nathacha (2005) : *La noce d'Anna*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2007) : *Le dernier frère*. Paris, Éds. de l'Olivier.
- APPANAH, Nathacha (2016a) : *Petit éloge des fantômes*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2016b) : « Sur l'île Maurice, il y a une vraie dynamique littéraire ». Entretien avec Gladys Marivat et Pierre Lepidi. *Le Monde Afrique*, 14 septembre. URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/09/14/nathacha-appanah-a-l-ile-maurice-il-y-a-une-vraie-dynamique-des-auteurs_4997365_3212.html
- APPANAH, Nathacha (2016c) : *Tropique de la violence*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2018) : *Une année lumière*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2021) : *Rien ne t'appartient*. Paris, Gallimard.
- ARNOLD, Markus (2017) : *La littérature mauricienne contemporaine : Un espace de création postcolonial entre revendications identitaires et ouvertures interculturelles*. Münster, éd. LIT.
- ARNELL, Guillaume ; Mathieu DARNAUD & Victoire JASMIN (2018) : *Risques naturels majeurs : urgence déclarée outre-mer*. Rapport d'information n° 688 (2017-2018) fait au nom de la délégation sénatoriale aux outre-mer. URL : <https://www.senat.fr/notice-rapport/2017/r17-688-1-notice.html>
- BUGAULT, Guy (1994) : *L'Inde pense-t-elle ?* Paris, Presses Universitaires de France.
- COOLSAET, Brendan (2020) : *Environmental Justice. Key Issues*. Londres, Routledge.
- GANAPATHY-DORÉ, Geetha (2019) : « An Island Paradise Turned Hell in the Indian Ocean: Mayotte in Nathacha Appanah's *Tropique de la violence* ». *Postcolonial Text*, 14: 3 & 4, 1-19.
- ISSUR, Kumari (2014) : « Dynamiques de migrations : Maurice comme plateforme de redéploiement », in Jacqueline Andoche, Elleen Williams-Wanquet et Michel Watin [éds.], *Identités, migrations et territoires dans l'océan Indien*. Saint André, Epica éds, 89-99.
- GIEC – Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (2001) : *Bilan 2001 des changements climatiques : Conséquences, adaptation et vulnérabilité. Résumés du Groupe de travail II*. URL : <https://www.ipcc.ch/languages-2/francais/publications>
- MERCERON, Sébastien (2017) : « Une natalité record. Naissances 2016 à Mayotte », in Institut National de la statistique et des études économiques. URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/3048782>
- RAVI, Srilata (2014) : « Island Hinduism-Religion and Modernity in Francophone Indian Ocean literature », in Chantal Zabus [éd.], *The Future of Postcolonial Studies*. Londres, Routledge, 85-100.
- TUDOCE, Martin (2019) : *Les risques naturels à Mayotte : la réalité d'une population vulnérable*. Mémoire de recherche de l'Université de Caen, UFR Géographie. URL : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02459130>
- VARENNE, Jean (sd) : « Māyā ». *Encyclopedia Universalis*. Version en ligne. URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/maya>
- WATERS, Julia (2018) : *The Mauritian Novel. Fictions of Belonging*. Liverpool, Liverpool University Press.